

# Chez nous : dans le Jura

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 24

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216459>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS  
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

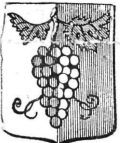
**3 fr. 50**

en s'adressant à l'administration  
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

## ARMOIRIES COMMUNALES



*Pomy.* — La Feuille des avis officiels donne une vignette des armes de Pomy, qui sont un pommier chargé de six pommes, au naturel, planté sur un mont à trois sommets vert; le tout se détache sur un fond d'argent. Ce sont, comme on le voit, des armes parlantes. Les six fruits représenteraient les six familles originaires de Pomy et les trois monts les pentes du Jorat, d'après le *Dictionnaire historique du canton de Vaud*.



*Pully.* — Avant 1903, le papier officiel communal de Pully portait un écusson divisé en deux parties verticalement: bleue et rouge avec une grappe de raisins rouges sur la partie blanche et une grappe de raisins blancs sur la partie rouge. Dès lors un sceau ancien a été retrouvé dans les archives communales, portant des armoiries un peu différentes, qui ont été adoptées officiellement et définitivement: c'est un écu divisé verticalement en deux parties égales. Sur ce champ à deux couleurs, une grappe de raisins, la partie de la grappe qui est sur le champ de gauche, blanc, est rouge, celle qui est sur la partie rouge de droite est blanche.



*Rossinières.* — L'écusson est rouge avec une grue d'argent, les ailes éployées, posée sur un mont vert. Cette grue rappelle que Rossinières, comme Château-d'Oex et Rougemont, dépendait du comte de Gruyère.



*Rougemont* a un écusson rouge avec la grue d'argent des comtes de Gruyère, posée sur deux monts verts.



*St-Légier.* — L'écusson de cette commune est une croix tréflée verte sur un fond rouge, ce qui n'est pas héraldique, puisque l'on ne peut mettre du rouge sur du vert. Il paraîtrait que jadis cette croix était bordée d'or, ce qui serait conforme aux lois du blason. Un sceau du XVIII<sup>e</sup> siècle montre un écu portant une croix qui touche les bords de l'écu (Arch. hérald. 1921 — Galbreath.) qui prouve que la croix tréflée qui figure dans les armoiries de cette commune est relativement moderne.

Mérine.



## SERPEINT DE VATSE

A vatsé à Totdu dévessâi fère lo vi. Mon Dieu cein pào arrevâ dein lè meillàore z'ètrabillie. Lo termo l'ètai dza passâ et Totdu atteindâi ti lè dzo. Jamé panse de vatsé n'avâi ètà asse pètubye que ellia ziquie et Totdu desâi ti lè dzo :

— La Flora va no fère on modzon asse gros qu'on moulin à vannâ. Gà !

Sè veillive dan po lo delon. Lo delon sè passe : min de modzon. Lo demar fut tot dau mimo. Lè dzein po rebriquâ Totdu lài desant :

— Ta vatsé porte pas !

Et Totdu repondâi :

On bi diabliio. Porte mè que tè !

Et tot parâi, min de modzon lo demicro. Totdu veillive tote lè né. Dedzè rein. L'affère pouève pas dourâ pè grantenet, po cein que Totdu dévessâi allâ à l'inspechon lo deveindro.

Dan lo deveindro, à boun'hàora, Totdu, ein bocliènt sa martingala, dit à sa fenna :

— Te sâ, Nanette, veill-tè la Flora, et se te vâi oquie, va queri lo vesin.

L'ètai tot ein cousin. Qu'on pouèsse assebin betâ lè z'inspechon lo dzo que sa vatsé dévessâi fère eili modzon ! Faillâ pas ître mau'èbahia, on Conset fédérât quemet on a ! Quin coup de remesse on lài baillera quand sè vindrât lè vôte.

Cein n'a pas gravâ Totdu d'allâ à son inspechon et de sè soulâ. Quand rarevè à l'ottô, na pas allâ à la couseana, va tot drâi à l'étrabillio vère se lo pucheint modzon l'ètai vègnâi.

Lâi avâi nion à l'étrabillio. La Nanette s'ètai veillâ tant qu'ora et l'ètai vito z'uva onna menuta... iò lè dame vant à pi, et fâ ào mousse, lo petit Féli, que l'ètai demourti qu'on diabliio :

Féli, va vito on petit momeint pè l'étrabillio vère cein que fâ la Flora.

Tandu ci teimps, Totdu l'ètai eintrâ, l'ètai tsesâi drâi derrâi la Flora seïn avâi l'accouet de sè relèvâ.

Quand lo Féli arrevè et que vâi oquie que busse dein la paille vè lè piaute à la vatsé et que l'eut gnegni bin adràï, po cein qu'on lài sâi vèvâi pas bin bî, ie châte vè la mère et lài dit :

— Mère ! mère ! vin vito ! Se bahia cein que lo père va dere : peïnse-tè vâi que la vatsé l'a fé on, modzon avoué dâi z'hailon de militéro !

Marc à Louis, du Conteur.

*Napoléon et Noverraz.* — Notre compatriote Noverraz, qui fut au service de Napoléon, qu'il assista jusqu'à la mort de ce dernier à Ste-Hélène, était un homme de haute taille.

Un jour, à Ste-Hélène, Napoléon cherchait en vain à atteindre un objet placé sur le rayon supérieur d'une étagère. Noverraz entra à ce moment.

— Sire, fit-il en se précipitant, laissez-moi faire, je suis plus grand que vous.

— Tu veux dire plus long.

P. V.



## DANS LE JURA

Le printemps a revêtu les pentes des monts d'une végétation nouvelle. Peu à peu, la feuillée poursuit son ascension rapide, et bientôt elle aura posé son jeune feuillage sur les vieux hêtres rabougris et tordus qui croissent au pied des hautes crêtes du Jura.

Ce pays, tout creusé de gorges profondes — si resserrées qu'on les devine à peine entre les larges sommets boisés et les plateaux descendant en terrasses jusqu'à la plaine marécageuse — est extrêmement varié. On s'en aperçoit quand on quitte les rives du lac de Neuchâtel, la plaine de l'Orbe ou la vallée de la Venoge pour gravir les premières pentes. Tout de suite on atteint la région des grandes forêts de sapins coupées ça et là de clairières puis, plus haut, de pâturages boisés.

Tandis qu'ici, au pied de la montagne, on fauche la première herbe, là-haut les populages balancent encore leurs corolles au-dessus des eaux courantes et les premières gentianes acuales mettent leurs taches d'un bleu sombre sur les pâturages qui commencent à verdier.

Petit pays que nous connaissons bien imparfaitement, pays de contrastes dont nous simplifions trop les aspects.

Les villages sont blottis au pied des derniers rochers. Par delà les ruelles étroites et rocailleuses, les maisons se rapprochent les unes des autres comme des filles qui se promènent le dimanche en se donnant le bras. D'abord ce n'étaient que quelques scieries construites là, au bord de la rivière tumultueuse pour transformer les gros « billons » descendus de la montagne en belles planches et en solides madriers. Puis tout près du hangar où la grande lame d'acier monte et descend infatigablement en mordant le bois, on a construit des maisons d'habitation. Les paysans ont quitté leurs chaumières pour se loger plus confortablement, puis les artisans et les commerçants sont venus : le menuisier, le charron, le cordonnier, le forgeron, le boulanger et l'épicier. Un jour on a construit l'église sur la colline et, tout près, la maison d'école. Sur la place, la fontaine s'est mise à couler. Comme l'eau sort du goulot, ainsi la vie coule dans le village, jour après jour, ramenant, avec les saisons, les mêmes travaux et les mêmes habitudes, perpétuant les croyances, les légendes et les vieilles traditions.

Ailleux les villages sont comme posés ça et là, dans l'étendue verte. Leurs toits bruns aux larges auvents sont serrés autour du clocher dont la flèche semble une aiguille dressée dans l'azur. Les petites fenêtres aux volets verts, jaunes ou rouges regardent le soleil qui se lève, là-bas, très loin derrière la colline du Vully. Les rues sont larges, les portes des granges portent les primes du bétail et devant l'étable il y a un beau tas de fumier, haut et carré, tressé avec soin. Sur les galeries à jour, de belles filles aux bras robustes étendent le linge en chantant des chansons du pays tandis que les vieilles aux

mais lasses épluchent les légumes, assises sur le banc qui regarde la route.

Ce sont des villages de paysans. Les uns se montrent tout entiers fièrement campés sur une éminence; d'autres sont modestement plantés dans les champs; enfin quelques-uns se caiffent à demi dans un pli du terrain. Chacun a son aspect, son caractère, sa vie propre, son âme. Et quand on s'éloigne, dès qu'on a dépassé les champs de blé, les carrés de pommes de terre et les prairies, on rencontre la grande forêt qui dévale en ba sles pentes, s'étale complaisamment sur les petites collines et cesse brusquement près des marais et des vignobles.

A mesure qu'on s'élève sur les hauts plateaux jurassiens, les villages changent d'aspect. Les maisons deviennent plus basses. Elles sont écrasées par le grand toit de bardeaux sur lequel on aperçoit de temps à autre une cheminée à bascule. Et ces maisons sont toutes pareilles avec leurs petites fenêtres sans contrevents, leur cuisine étroite et leurs plafonds bas. On croirait voir un troupeau de moutons qui s'accroupit dans une dépression du sol pour laisser passer le grand vent de la montagne.

Sur ces hauts plateaux, âpres et rudes, la campagne est plus restreinte. C'est à peine si l'on aperçoit au milieu des pâturages quelques carrés de seigle ou de pommes de terre. Alors, pour vivre, il a bien fallu se tourner du côté de l'industrie. Devant la fenêtre, en pleine lumière, on a dressé un établi. Tout près il y a une armoire avec des petits tiroirs superposés. L'homme est là, penché en avant, la loupe sur le front, un tournevis à la main. Il est chez lui, dans sa maison. Il travaille tant que le jour est long; il éprouve la joie d'être au milieu des siens. Les enfants jouent dans la chambre voisine, l'eau chante dans une casserole et, sur le fourneau de catelles brunes, le chat romonne paisiblement.

D'autres vont en fabrique; ils sont assis côte à côte; ils ont juste assez de place pour se tourner sur leur tabouret. Le bâtiment est haut et neuf; les établis sont alignés près des fenêtres dans un ordre impeccable; ils ont tous la même couleur, la même hauteur et le même nombre de places. Les vastes salles hautes et claires sont chauffées par le chauffage central. En bas, il y a des toilettes dernier modèle et des chambres de bain. Hygiène, confort et commodités, rien ne manque à cet édifice prétentieux qui se dresse avec insolence au milieu d'un groupe de petites maisons grises, timides et basses.

Maintenant, on chôme. Et le modeste horloger, assis devant son établi, regarde d'un air narquois — tout en réparant une montre — la grande maison vide qui ne peut pas même fermer ses volets pour cacher sa misère.

Jura! vieux Jura! qui abrites dans tes vallées de gros villages industriels tandis que des fermes isolées se blottissent au pied d'un rocher, au milieu de tes pâturages aux grandes gentianes qui dressent leurs tiges raides et leurs feuilles creuses, tu es le Jura de la montagne, le Jura triste et monotone. Du haut de tes crêtes pierreuses, tu regardes les Alpes aux neiges étincelantes et tu contemples la plaine avec ses campagnes, ses cités et ses lacs. Ton peuple qui jadis vivait une vie patriarcale s'est résolu à l'industrie. Au lieu d'émigrer, tes fils ont agrandi leurs maisons, ils ont créé de gros villages. En changeant leur manière de vivre, ils ont modifié leurs idées. Ayant peu de contact avec l'étranger, ils se sont repliés sur eux-mêmes, ils ont beaucoup lu et sont parfois devenus des utopistes ou des mystiques qui poussent leurs idées à l'extrême.

Jura! vieux Jura! tu es le pays des chalets de pierre, des toits de bardeaux et des cheminées à bascule où vit une population sobre, fidèle et travailleuse qui soigne le bétail, exploite les bois, répare les montres et connaît à fond la petite mécanique. Mais tes vallées et tes hauts plateaux sont aussi le refuge de toutes les religions, de toutes les illusions et de toutes les utopies. *Jean des Sapins.*

*Question.* — Dis, m'man, où est ta maman à toi? demandait à sa mère un gentil bambin.

— Mon chéri, ta grand'maman est morte, hélas!

— Ah! oui... Alors qui qui l'a tuée? *P.*

## A PROPOS DU COSTUME VAUDOIS

Lausanne, le 6 juin 1921.

Notre vieille abonée yvonnaise, mon cher *Conteur*, nous fait songer à cette femme des montagnes neuchâteloises qui, ne trouvant pas de son goût la jolie indienne, le coquet fichu et le bonnet de linon neuchâtelois, proposait sans frémir de « créer un joli costume neuchâtelois de fête (d'apparat) »: une jupe plissée, un joli kimono et un béret blanc planté!

Voyez-vous cette coiffe verte et blanche couronnant nos cheveux blancs, ou blonds, ou noirs? Il est certaines propositions qui ne supportent pas discussion.

L'Association des Vaudoises a établi une description détaillée du costume vaudois, basée sur des documents des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, en un temps où nous étions bien Vaudois, mais où le vert et le blanc n'étaient point nos couleurs.

Notre costume est austère parce que le Pays de Vaud a longtemps été opprimé; il y a cent ans seulement qu'il a pris conscience de soi; sous le régime bernois, toutes les fonctions lucratives étaient fermées aux Vaudois, d'où l'impossibilité de s'enrichir et de vivre dans le luxe.

Nos paysans payaient la dime pendant que les riches paysans bernois, appenzellois ou zurichois paraient leurs costumes de riches ornements. Les Vaudoises de l'Association ne l'ornent pas, leur costume austère, ne désirent pas le rajourner ou le modifier. On ne crée pas un costume, on le reconstruit, et la simplicité est encore ce qu'on a trouvé de mieux dans tous les domaines.

*Secrétariat de l'Association des Vaudoises.*

*Tare pour barre.* — Une brave femme d'une petite ville voisine de Lausanne, en critiquant un jour son notaire, prétendait que ce dernier ne connaissait pas suffisamment son français et que ses actes fourmillaient de fautes. Pour prouver sa supériorité en cette matière, elle disait de lui en exprimant son grief de ce que cet homme d'affaires avait compromis sciemment ses intérêts: « M. le notaire P..., au lieu de recommander ma propriété à des amateurs pour arriver à la vendre à un prix raisonnable, n'a fait que la « dégrader » en toute occasion. »

Cette bonne femme voulait dire « dénigrer » ou « déprécier ». *Pn.*

## LE RÉGIME SEC

**LE**NE campagne se fait actuellement dans le pays en faveur de l'option locale. Savez-vous ce que c'est? Non. Eh! bien, c'est tout simplement l'introduction dans la Constitution cantonale d'une disposition autorisant les communes à interdire, ensuite d'une votation populaire à laquelle le beau sexe pourrait exceptionnellement prendre part, la fabrication et la vente, sur leur territoire, des boissons distillées. L'idée en soi n'est point mauvaise, pour autant qu'il soit bien entendu qu'il ne s'agit point là d'une amorce d'une proscription générale de toutes les boissons, aussi bien fermentées que distillées, et que précautions soient prises pour prévenir toute nouvelle tentative de proscription. Le Vaudois aime sa vigne, aime son vin et ne saurait s'accommoder du système américain.

Du reste, les Américains, eux-mêmes, ne s'y sont pas pliés de bonne grâce et, en cachette, font de nombreux accroc à la loi. Lisez plutôt les lignes suivantes extraites d'un journal illustré français:

« On sait qu'en Amérique, depuis deux ans, sévit le régime sec. La consommation des alcools et des vins est interdite.

» Pourtant, comme on l'imagine, les amateurs de boissons fortes n'ont pas renoncé pour cela à leur passion. Ils tournent la difficulté avec toute l'ingéniosité dont ils sont capables. Les gens très riches font un voyage au Canada afin de boire un cocktail ou prennent le paquebot pour l'Europe. Les autres s'en tirent d'autre façon. Ainsi on cite un stratagème qui fait fureur, paraît-il, en ce moment.

» Il consiste à posséder une canne truquée, une canne dont le pommeau se dévisse et qui contient un long tube de verre. Avec cette canne, l'amateur d'alcool s'en va au restaurant, dépose l'objet au vestiaire, déjeune ou dine tranquillement, puis reprend sa canne pour s'en aller. Mais, pendant son repas, un garçon a eu soin de remplir l'étrange bouteille. Quand

le buveur est rentré chez lui, il trouve son petit verre à portée de sa main.

» L'Amérique, autrefois, était plus indulgente aux buveurs. L'un d'entre eux, raconte-t-on là-bas, ayant été traduit en justice pour ivrognerie, s'excusa en disant:

» — C'est la Bible qui me conseille de boire.

» — La Bible! s'écria le juge. Montrez-moi vite le passage.

» Et l'autre, ouvrant le livre des Proverbes, lut les versets 6 et 7 du chapitre XXXI: « Donnez de la cervoise aux affligés et du vin à ceux qui ont de l'amertume à l'âme! Qu'ils boivent et oublient leur pauvreté et qu'ils ne se souviennent plus de leurs douleurs! »

» Le juge, convaincu, acquitta le pieux pochard. »

**Singulière chaussure.** — Un marchand de chaussures reçoit la visite d'un client: Vous m'avez trompé, dit celui-ci, vos souliers ne valent absolument rien; regardez.

— Comment! qu'y a-t-il?

— Il y a que je les ai mis la première fois hier pour aller à Berne par le train de midi, et quand je suis revenu par le train de 8 h. 22, ils n'avaient plus de semelles.

— Ma foi, monsieur, ce n'est pas ma faute, mes souliers ne sont pas faits pour aller en chemin de fer.



## JEUNE ET VIEUX

*Parabole.*

**D**ANS le verger de mon voisin, un vieux pommier qui a vu passer les soldats de Maurice Barman dresse sa tête vénérable à côté d'un jeune abricotier en pleine sève.

Dès Pâques fleuries, tous deux se couronnent de fleurs, le premier d'un blanc de lys, le second, d'un rouge écarlate. Le symbole des couleurs nationales! Le vieux en était tout rajeuni; le jeune tout orgueilleux. C'est le lot des deux âges.

— C'est ta dernière toison! hasarda ironiquement l'abricotier à son voisin: tu as voulu, pour la dernière fois, prodiguer tout ton regain de sève à ton front.

— Peut-être; répondit doucement le vétéran; au moment, mon seul souci est que l'aiglon daigne épargner ma couronne sébile et me laisser la joie très grande d'offrir, une fois encore, à celui qui me possède, le tribut de mon sang, en récompense des soins qu'il m'a donnés.

— C'est un radotage de vieux, que tu me fais là! reprit l'abricotier: que t'importe, après tout, que tes rameaux ploient sous le poids de tes fruits, si tu dois t'épuiser dans ce dernier effort! Pour moi, je n'ai cure d'une aussi vaine gloire; mon front d'ailleurs, est assez fort pour mépriser l'autan, car j'ai pour moi l'invincible vigueur de la prime jeunesse.

— Je le souhaite vivement, jeune présomptueux, mais que ta pleine confiance en toi ne te dispense pas, au moins, de respecter le rôle de la vieillesse qui est de faire son devoir, jusqu'au bout! Si je meurs dans ce dernier effort, ce sera le couronnement de ma vie.

— Eh bien! soit! moi, je songe d'abord à vivre, puis, après, nous verrons! répartit l'abricotier.

Le même soir, un vent noir souffla dans la plaine et la nuit le thermomètre marqua —5. Au matin, les fleurs rouges étaient devenues noires, tandis que les blanches étaient à peine froissées par l'haleine de l'aiglon.

Qu'advint-il? Le vieux pommier, aguerri par l'âge, résista victorieusement à l'attaque; il ne perdit dans la lutte, qu'une minime partie de sa flore et de son